



Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNÉE

23 MAI 1951

# TINTIN

21

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

LE CHATEAU DE KESSEL  
sera  
VAILLAMMENT DEFENDU!...  
(Voir page 3.)





# Quelqu'un a tiré !...

**C**ECI n'est pas un conte, mais une histoire vraie. Elle nous a été racontée par la maman d'un de nos jeunes lecteurs de neuf ans.

— Ce soir-là, nous dit-elle, mon fils était assis à sa table, près de la fenêtre, et il écrivait. Je vais à mes occupations dans la pièce voisine, lorsque je l'entendis qui m'appelait d'une voix blanche : « Maman ! » J'accourus aussitôt et je constatai qu'une des vitres de la fenêtre était percée d'un petit trou rond d'où rayonnaient mille éclats.

« J'ai mal ici », me dit mon petit garçon en désignant sa tempe. Et, me penchant sur lui, je vis, en effet, que la peau était éraflée.

A n'en pas douter, il venait de se passer une chose étrange. Le commissaire de police, alerté, constata que la vitre avait été percée, que la tenture de la fenêtre avait été déchirée et que le plafond, sans avoir été traversé, avait cependant été atteint.

Quelqu'un avait tiré, c'était sûr. Mais qui ? Et pour quel motif ? Ce ne fut que le lendemain matin que nous découvrîmes, sous nos pieds, quelque chose qui criait : le plomb d'une carabine à air comprimé !

Le commissaire poursuivit alors son enquête. Il interrogea les gens du quartier et ne tarda pas à se trouver en présence d'un jeune garçon, possesseur d'une carabine, qui, la veille, avait pris pour cible un oiseau qui volait par dessus les jardins !

Ainsi, par la faute d'un étourdi, mon fils avait failli être la victime d'un accident grave. Qu'il se fût penché seulement un peu plus sur son cahier, et le plomb pénétrait sa tempe ! Que pensez-vous de tout cela, mon cher Tintin ?

Ce que j'en pense ? Primo : que les jeunes garçons ont mieux à faire qu'à tirer des oiseaux ; s'ils veulent exercer leur adresse, qu'ils tirent donc à la cible ! Secondo : que les jardins des maisons en ville ne sont guère désignés pour manifester ses talents de tireur. Tertio : que la Providence a été bien gentille d'épargner une victime innocente, et qu'il faut l'en remercier.

Et vous, amis lecteurs, qu'en pensez-vous ?

*Tintin*



**TINTIN** (hebdomadaire) Administration, Rédaction et Publicité : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Ferner. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

# Mon Courrier

**Pilate Gaston, Etterbeek.** — Les explications que vous m'avez données dans votre lettre m'ont satisfait. Voilà une chose au point. **Amitiés, Alsteen Eliane, Schaerbeek.** — Désire correspondre avec une fillette de 11 ou 12 ans, aimant la lecture. Ecrire au bureau du journal.

**De Wit Monique, Bruxelles.** — Une documentation sur la fabrication du chocolat ? Nous avons l'intention de publier un article sur ce sujet.

**De Bamaix Marie-Elisabeth, Bruxelles.** — Oui, tu peux déchiffrer les messages du journal au moyen de la grille verte du jeu que tu as reçu.

**Leccocq Bruno, Madrid.** — Le mieux serait que tu t'adressas à l'éditeur : M. Castlerman, rue des Soeurs-Noires, 28, Tournai (Belgique). **Amitiés.**

**Van Cauweleert H. et A.-M., Albertville Congo.** — Merci pour vos précisions ; nous avons tiré l'oreille de notre chroniqueur ! Bravo pour le jeu de cartes, mais nous ne pouvons le publier. Amicalement à vous.

**Coppieters Samuel, Thulin.** — Nous avons déjà inséré des articles sur les fusées interplanétaires ; nous en publierons d'autres. **Patience.**

**De Lannoy Monique, Bruxelles.** Aimerait correspondre avec une étudiante anglaise ou américaine, de 16 à 20 ans environ. Ecrire au journal.

**Maus Philippe, Anvers.** — Je ne connais pas d'adresse à Anvers, mais à Bruxelles tu peux t'adresser « Au Petit Constructeur », chaussée de Wavre.

**Silvart André, Buenos-Aires (Argentine).** — Si les aventures que je raconte sont vraies ? Mais oui, bien sûr, comme les beaux rêves ! **Amitiés.**

**Vif Argent, Liège.** — Si vous êtes plusieurs camarades, membres du club, vous pouvez vous grouper en section. Pourquoi pas ? Et bonne chance !

**Aleijn Alphonse, Laken.** — Tu ne peux te servir de ta grille ni établir ton code chiffré ? Relis donc la page 2 du N° 13 du 28 mars. Ça ira !

**Paelinck Marie-Christine, Saint-Trond.** — Les albums de « Jo et Zette » paraîtront avant la Saint-Nicolas de cette année. « Coréntin » bientôt aussi.

**D'Heur Nichol, Namur.** — Toutes les questions que tu me poses ont déjà reçu réponses dans nos récents numéros de « Tintin ». Lis mieux ton journal.

**Ekela, Seraing.** — Tes vers sont d'une inspiration charmante, mais puisqu'ils se présentent dans une forme classique, respecte donc les règles de la versification. Les as-tu apprises ? En tout cas, bravo !



## Ils attendent le facteur qui leur apporte lettres amusantes et cadeaux

**J**AMAIS les enfants de trois à seize ans, garçons et filles, n'ont connu de telles heures de plaisir et donné à leurs parents autant de satisfaction et de tranquillité.

Tous les samedis, ils reçoivent, en effet :

1. une lettre illustrée amusante qui leur est adressée **PERSONNELLEMENT** ;

2. un cadeau, jeu d'intérieur nouveau, qui leur assure tout un dimanche joyeux et émerveille leurs petits camarades.

Chaque samedi nouvelle lettre amusante et nouveau jeu original, éducatif, moral, adapté à l'âge. Pour le prix d'un seul jeu dont on se lasse vite, un nouveau toutes les semaines.

Demandez immédiatement la jolie brochure illustrée explicative.

**GRATIS**

Envoyez-moi tous renseignements sur le service hebdomadaire des lettres et des jeux aux enfants.

Et joignez gratis également, un petit cadeau amical pour garçon-fille, âge .....

M. ....

Adresse .....

A retourner à

**JIM ET SAMBO**

Chaussée d'Ixelles, 186 T. Bruxelles — Tél. : 47.91.58

## LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX





# Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Ayant appris que les Gueux du Bois vont attaquer le château de Kessel, Conrad le Hardi et son jeune ami Renaud ont offert au châtelain de l'aider à défendre son manoir. Les bandits viennent de passer à l'attaque.

Au grand étonnement des assaillants, nul défenseur n'apparaît sur les murs du château. Les Gueux s'enhardissent et courent vers le manoir...



Mais soudain une bombe fait feu.



Plusieurs hommes s'écroulent, tandis que les autres s'éparpillent...



Malédiction !... Ils ont une bombe. Courage ! Dispersez-vous et attaquez de différents côtés !



Quelques assaillants sont parvenus à dresser une échelle contre la muraille. Ils s'efforcent pour l'escalader...



Mais au moment où ils vont atteindre les créneaux, une fourche surgit brusquement par une ouverture, et repousse l'échelle.



L'auteur de cet exploit n'est autre que le jeune Renaud, qui, vêtu d'une cotte de maille beaucoup trop grande pour lui, prend part à la défense de la place.

Par ici ! Par ici ! Venez vite ! Les Gueux tentent d'escalader le mur !



Voyez, Messire, ils avaient placé ici une échelle de corde... Sûrement ils vont revenir à charge...

Diable ! Je ne puis pourtant pas retirer des hommes de la porte d'entrée pour les mettre ici... Et où est Conrad ? Je ne l'ai pas encore vu depuis le début de l'attaque !



J'arrive, Messire ! J'ai été retenu...

Ah, Conrad !

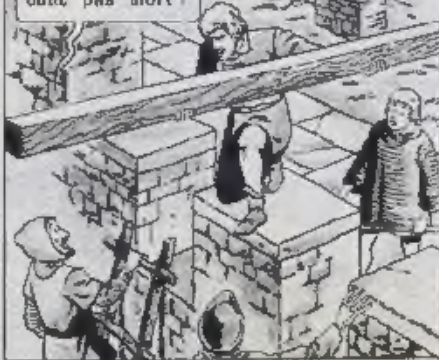


Je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi je n'ai pu vous prêter main forte plus tôt... Tout d'abord, ménageons une petite surprise à nos gaidards !



Arrière, canailles ! Voici Conrad le Hardi !

Conrad ! Il n'est donc pas mort !



Non, gredins, je suis toujours en vie ! Et je m'en vais vous le prouver sur-le-champ !



BOB DE MOOR - 27 -

(A suivre.)



# Stradivarius avait-il vraiment un secret?

**P**ÉRIODIQUEMENT, par une publicité fort bien entretenue, on annonce que l'un des six cents stradivarius (cinq cent quatre-vingt-dix-neuf, en déduisant celui de la regrettée Glnette Neveu) qui existent dans le monde, a été vendu pour la somme incroyable de 30, 40, 50, voire 60 millions de francs français.

Cette valeur fabuleuse dépend-elle de la rareté et de l'ancienneté des instruments du célèbre luthier de Crémone? Ou bien est-elle en relation directe avec la qualité sonore du violon, ainsi qu'on le croit généralement?

Autrement dit, tel grand soliste, Yehudi Menuhin, par exemple, jouant sur stradivarius le *Concerto en ré majeur*, de Beethoven, puis jouant cette même œuvre sur un violon de qualité, certes, mais de facture contemporaine, les auditeurs (non informés de l'expérience), discerneraient-ils vraiment la différence?

Non! répond catégoriquement le réputé maître-luthier Pierre Gaggini, de Nice.

Et il ajoute :

— Aujourd'hui, il est parfaitement possible — disons-le une fois pour toutes, quitte à détruire des croyances qui ne sont basées que sur des spéculations mercantiles, il est parfaitement possible de rivaliser avec les qualités sonores d'un ancien instrument de grande classe, fût-il un stradivarius, un amati ou bien un guarnieri... Des concours de sonorités ont eu lieu, d'ailleurs, entre des stradivarius et des violons modernes. Ce sont ces derniers qui ont emporté la palme en pulsance sonore. Il est certain que les vieux instruments ont des qualités. Mais pourquoi les moder-

nes leur seraient-ils inférieurs? D'ailleurs, il y a violon et violon, et il n'est pas question, ici, des instruments dits « gauffrés », que l'on fabrique à la chaîne, à Mirecourt, pour les débutants... De nos jours, le maître-luthier profite du modèle impeccable qu'ont créé les anciens maîtres, du fruit de leurs recherches et de leurs mises au point. Il a, par surcroît, le privilège d'avoir à sa disposition de très vieux bois de toute première qualité, conservés spécialement pour lui. Sans aucun doute, le stockage des bois n'existait pas aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles!...

S'il lui fallait étayer son point de vue, M. Pierre Gaggini pourrait présenter les plus solides références. La lutherie a ses lettres de noblesse. Dans le passé, cette corporation majeure ressortissait à la pure tradition de famille. Ainsi, dans ce coin de Nice pittoresque, M. Gaggini, « né dans le violon », continue l'art que ses ancêtres, luthiers renommés, exercèrent avec talent et amour.

## CE N'EST PAS LE VERNIS QUI FAIT LE VIOLON!

Une autre légende est communément répandue dans le public : celle qui veut que tout le secret de Stradivarius tiende dans la qualité exceptionnelle du vernis de ses violons. Là encore, M. Gaggini s'inscrit en faux.

— Le rôle du vernis, dit-il, n'est pas de sonoriser un violon, bien que cela ait été dit, écrit et répété... Le vernis doit principalement assurer la conservation du bois et conférer sa beauté à l'instrument. Un violon doit sonner parfaitement en blanc, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas encore verni. S'il ne sonne pas en blanc, on peut l'enduire de tous les vernis que l'on voudra, et même de celui de Stradivarius, on ne le fera pas sonner!... Cependant, le vernis intervient pour une petite part dans le caractère du son. Un violon blanc vibre trop. Le vernis atténue et donne du moelleux... Le profane confond aussi vernis et colorant. Or, le colorant, qui va du jaune ambré au rouge foncé, se borne à jouer un rôle important dans le vernis : tel colorant conserve toute sa limpidité naturelle au vernis, tel autre l'épaissit et altère sa transparence.

— Pourtant, le secret du vernis de Stradivarius? suggérons-nous.

— Ah! ce fameux secret!... poursuit M. Gaggini. Voilà qui a fait couler beaucoup d'encre! Il n'y a vraiment pas de quoi! Les Amati, les Maggini, les Guarneri, les Montagnana, les Santa Seraphin et tutti quanti n'eurent-ils pas, eux aussi, leurs vernis à eux? On a prétendu que les anciens maîtres avaient bénéficié du tour de main d'un habile chimiste de l'époque, qui fabriquait des vernis pour violons, en Italie du Nord. C'est bien possible. En définitive, un maître-luthier digne de ce titre doit pouvoir, tout comme il fait son violon, créer son propre vernis. Loïn d'avoir toute l'importance que l'on y attache en matière de sonorité, ce dernier n'en est pas moins indispensable. Je le répète, à la bonne conservation et à la beauté de l'instrument. Un secret? En bien! oui, il y a un secret : c'est le travail, la persévérance et le talent de l'artisan!





# Les FAUCONS de la MER

Marc et Denis ont été faits prisonniers par les « Faucons Noirs », et emmenés vers la côte africaine à bord d'un sous-marin. Mais ils parviennent à s'échapper, en compagnie de Jean, un autre prisonnier, ennemi des « Faucons »...



Où sommes-nous, pensez-vous ?

Quelque part sur la côte nord africaine... c'est tout ce que je sais !

Les trois amis se mettent à marcher le long du rivage...



Attention ! On nous tire dessus ! Courrons nous abriter derrière ces dunes...



Les deux sous-marins, qui s'étaient donné rendez-vous dans la baie, s'approchent l'un de l'autre...

Le « Chevalier » K.5 vient de nous échapper !

Il faut le rattraper !



Il n'est pas prudent de descendre à terre... Et les documents ?

Nous les avons !



Bien. Nous allons télégraphier à la base de Gial-Neri pour qu'ils envoient quelqu'un à la poursuite de K.5. Reprenons le large !



Quelle étrange aventure ! Il faut en aviser immédiatement le bureau central !

Tandis que les deux sous-marins disparaissent à l'horizon, les douaniers rebroussement chemin...



Dites, Jean, est-ce que nous allons encore marcher longtemps dans le désert ?

Le plus longtemps possible... Je veux éviter d'avoir affaire aux autorités, pour garder les mains libres et pouvoir agir contre les « Faucons »...

Pendant ce temps...



A l'aube...

Une caravane !

Allons leur demander où nous sommes...



Où sommes-nous ?

À huit milles de Sidi-el-Malek, sur la piste qui joint Gial-Neri à...

Quel est, ce Jean ? Il parle même l'arabe !



Oh, un avion ! Mais non... Une soucoupe volante !

C'est inouï !



Croyez-vous qu'elle vienne de la planète Mars ?

C'est extraordinaire !



Mes enfants, ce doit être un engin des « Faucons Noirs »... Ils l'auront lancé à ma poursuite... Ne vous occupez pas de moi ! Filez avec la caravane !



Kali, kali, fissa (1) !

(1) Venez, venez, vite !

(A suivre)





ROMAN INEDIT DE  
FRANCIS DIDELOT

# Les Aventures de DZIDZIRI

ILLUSTRATIONS  
D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Aïrs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place en qualité de passager clandestin, s'est abîmé au cœur de l'Afrique. Notre héros recherche ses compagnons de voyage qui ont disparu. Soudain il entend un cri déchirant...

## LES DEUX COPAINS

**A** U centre de la clairière, un fusil à la main — son fusil ! — Dzidziri examinait les alentours. Il pivotait lentement sur lui-même, interrogeant du regard le moindre taillis, la plus petite touffe d'herbe. Était-ce un nouveau piège ? Une traîtrise de cette brousse qui ne lui ménageait pas les aventures ? Si une ombre bougeait, il n'hésiterait pas à tirer. Cette fois, il était résolu.

Cependant rien ne remuait. La nature était immobile, n'eût été le vol d'un oiseau, le passage ondulateur dans l'air d'un toucan que son gros bec entraînait vers le sol.

S'enfuir sans plus attendre ? Sauter dans la jeep et filer ? Dzl n'y songeait pas : on avait crié, il voulait savoir qui et pour quel ?

A pas lent, il se mit en route, appliquant une méthode de prospection rationnelle : il décrivait des cercles de plus en plus grands.

— De la sorte, s'il y a quelque chose d'anormal, faudra bien que je mette la main dessus... A moins que je sois fou et que personne n'ait crié... Mais je ne suis pas fou !

Un cercle, un autre. Il lui fallait éviter des souches, contourner des troncs d'arbres, parfois, presque sous ses pieds, une fuite rapide, insecte ou reptile.

— Mais les serpents ne crient pas, non sang !

Il suivait maintenant la lisière immédiate de la futaie. Les rayons du soleil étaient tamisés par des feuillages. Tout à coup, la forêt s'emplit d'un appel. Et cet appel c'était :

— Jijiri !...

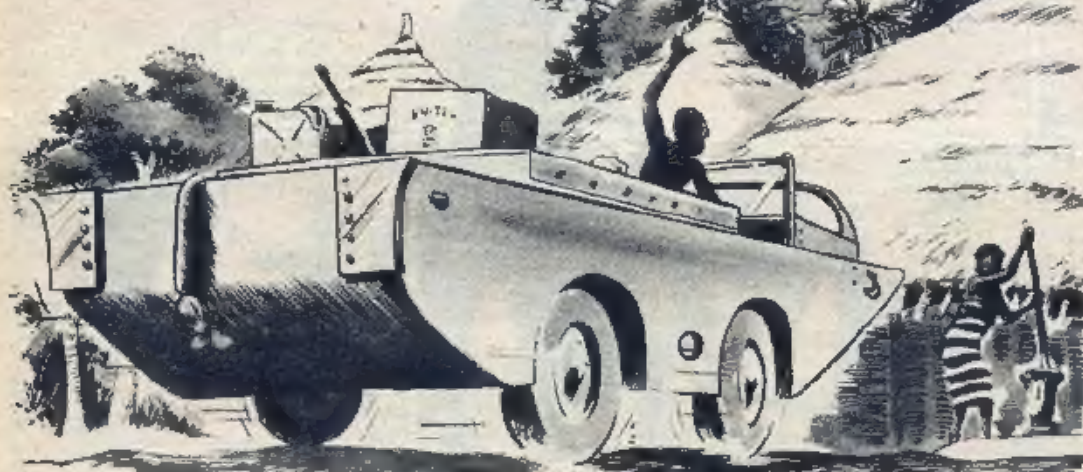
Dzidziri s'immobilisa, tous ses sens aux aguets.

— Qu'est-ce que c'est que cette diablerie ?... Voilà qu'on m'appelle !... Car j'en mettrais ma tête à couper... Enfin, quand je dis ma tête, mettons mon doigt !... C'est mon nom qu'on a crié...

— Jijiri !...

— Holà ! cria-t-il, qui que tu sois, farfadet ou lutin, singe parleur ou démon, montre-toi !...

La jeep atteignit Nyabassam.



Et une fois encore :

— Jijiri !...

Cela tombait du ciel. Il leva les yeux. Et là, que voyait-il ? Quelle était cette masse noire suspendue dans une sorte de filet qui se balançait comme un fruit monstrueux ?

— Parole ! c'est toi Mouhou, qui t'es fait attraper par un piège ?... Mais je suis maboul, moi ! Mouhou ne parle pas !... Eh, qui es-tu ?...

Alors une voix lamentable exprima :

— Laobé...

— Laobé ! répéta-t-il. Mon petit copain noir comme un tunnel... C'est toi qui joues

les Tarzan là-haut... Attends, fils. On va te délivrer. Il y a sûrement un moyen pour te ramener sur terre.

Il ne mit pas longtemps à repérer le système : le procédé était simple, un filet de lianes tendu sur le sol et une branche courbée, qu'un animal — et ici avait été Laobé — mit le pied sur le filet, une détente se produisait et le piège, se fermant, suspendait le captif jusqu'à ce que le chasseur vint le délivrer. Un lien végétal permettait de ramener la branche vers le sol. Dzl s'y accrocha ; ce ne fut guère facile. Là-haut, Laobé multipliait les conseils. Il s'emporta :

— Ça va, fils de la nuit ! Tu ne vois pas qu'il faudrait quatre hommes pour plier cette branche.

Sans plus s'entêter, il entreprit d'escalader l'arbre. Il saisit son couteau dans sa poche.

— Tiens bon, Laobé de mon cœur !...

La lame coupa la liane. Le filet s'ouvrit ; Laobé déboula, dégringola. Enfin au sol, les deux garçons sautèrent au cou l'un de l'autre. Et de se congratuler, de se féliciter, de s'embrasser.

— Alors, Boule de Neige, tu t'es tiré des pattes des Fils du Crocodile ?... T'es plus malin que je ne supposais... Et Sophie, est-ce que tu l'as revue ?... Et Yves ?...

Laobé hochait la tête comme réponse à toutes les questions.

— C'est toujours oui avec toi ! Es-tu encore vivant ? Oui ! Es-tu déjà mort ? Oui ! Avec ça, débrouillez-vous, les copains !

Pourtant le petit Noir baragouinait, multipliait les signes afin de se faire entendre. Dzl trancha :

— Après tout, peu importe. Ce qui compte maintenant, c'est de filer ! Est-ce que tu es capable de retrouver ton chemin ?... Oui, pour rejoindre les Fils de Simba... Simba !...

Et Dzl rugit, bondit, imita le lion. Laobé riait, sa bonne petite face ronde et noire fendue par la ligne éclatante des dents.

— Viens, enjoinct Dzidziri.

Il le ramena vers le camp, le conduisit à l'auto :

— Avec cet outil, Laobé, on va délivrer Sophie !... Tu ne me

— Eh bien, en route. Monte.

— Oui, fit Laobé une fois de plus, mais sans bouger.

Dzidziri l'empoigna, le poussa, le jucha sur le siège de la voiture. Il s'installa aussi. Démarré. Laobé poussa un cri d'effroi. Dzl le retint d'une main ferme :

— T'en fais pas, mon petit oiseau joli.

Son petit camarade se le tint pour dit ; il fallait pourtant du courage à Laobé : voici que la jeep s'ébranlait ; en arrière d'abord, puis en avant ; et, cahotant à travers la brousse, elle avançait, roulait par-dessus les herbes, les bosses du terrain. Laobé considérait Dzidziri avec une admiration grandissante : le lionceau aux cheveux de flammes se révélait un dieu capable de donner la vie à une mécanique.

— Alors, demanda Dzl, la direction ?

Laobé tendit le bras :

— Oui, dit-il une fois de plus. Et Dzl pressa la pédale d'accélération.

Au crépuscule, après s'être égarée un nombre confortable de fois, la jeep atteignit Nyabassam. Une femme, qui maniait un lourd pilon de bois et le laissait retomber dans un mortier fait d'un tronc d'arbre évidé, fut la première à apercevoir la voiture. Elle hurla. Son cri amena le village. De toutes les pailloles les Fils du Lion sortirent, brandissant des armes, prêts à repousser une attaque.

Dzl, lui, maniait son klaxon avec vigueur. Et Laobé, accoutumé désormais à toutes des fantaisies de son ami blanc, agita les bras dans la direction des gens de Nyabassam. Elle était claire, sa mimique :

— C'est moi... oui, moi, Laobé, que vous croyez perdu, dévoré par les crocodiles du marais... Me voici de retour et je vous ramène le Lionceau aux Cheveux de Flammes !

Alors des cris retentirent :

— Uuuuh !... Kulumkulu a protégé Laobé, notre enfant... Et avec lui celui qui a fait avec nous le pacte du Lion... Uuuuh !

Le tam-tam bourdonnait. Les Fils du Lion sortaient des pailloles, s'approchaient en dansant. Dzl arrêta l'auto sur la place centrale, cette place où il avait passé des heures si angossantes. A son tour, Nomogo-Kosso, le Chef-Féticheur, apparut ; il bondit vers Dzl, le serra, frotta son nez contre l'épaule du garçon.

Puis, se tournant vers les autres :

— Notre ami est revenu. Il a vaincu les Fils du Crocodile.

Dzidziri le saisit par le bras :

— Pas encore, dit-il, mais j'ai retrouvé mes amis... J'ai revu la femme aux cheveux blonds comme le soleil de Midi... J'ai aussi retrouvé l'homme qui vole plus vite que l'oiseau...

Intimement, Dzl se félicitait de son éloquence appropriée.

Tous les regards des Fils de Simba étaient fixés sur lui. Il poursuivait :

— Je vais donc délivrer mes amis... Avec votre aide... et...

Le silence, nul tam-tam, l'immense chaleur de la brousse, les Noirs pétrifiés autour du garçon. Il acheva :

— ...Et grâce à ceci...

Dans un geste théâtral, il désignait la jeep.

(A suivre.)

LA SEMAINE PROCHAINE :

LES  
ROCHERS VIVANTS



# LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET  
DESSINS DE

L'Empereur a chargé Hassan et Kaddour d'aider le ministre de la Police à retrouver le comte de Montbidon, qui s'est évadé de prison. Hassan vient d'avoir une idée...

JACQUES  
LAUDY

Bon. Suis-moi attentivement. Tu n'es pas sans savoir que, pour célébrer son retour, l'Empereur compte donner un grand bal masqué ?

Parfaitement. Mais je cherche en vain le rapport avec...

C'est précisément ce que je vais t'expliquer.

Je suis tout oreilles !

Tandis que nos amis dressent soigneusement leur plan, l'Empereur et l'Impératrice arrivent à Paris...

Quelques jours plus tard, le Palais des Tuileries s'illumine pour le bal masqué...

Quel spectacle féerique !

Voici que tout à coup paraît un domino noir...

Hassan et Kaddour, discrètement déguisés, semblent tendus...

Le domino noir est l'objet d'un respect général, à son grand déplaisir, à en juger d'après ses réactions...

Le voilà !

Pourvu que tout aille bien !

Son entrée semble avoir intéressé un bandit colobrais, un Turc et un Huron.

Le domino noir, tout en se promenant parmi les invités, s'éloigne insensiblement vers un petit salon solitaire...

... où il entre sous les yeux attentifs du brigand colobrais, du Turc, du Huron, de Hassan et de Kaddour.



# ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallie

Teddy Bill et ses amis, qui luttent contre Callway et le shérif, ont mis le feu à des boîtes de paillotes dans la maison de leurs ennemis.

Au village, Tim Griffith, jouant l'innocent, aide les habitants à asperger d'eau la paille qui se consume lentement. Mais Callway le regarde d'un œil soupçonneux...

C'est sûrement encore un coup de votre fameuse Teddy Bill !

Moi, Messieurs, j'en ai assez de ce pays de sauvages, et je reprends le train aujourd'hui même.

Quelques heures plus tard, il s'embarque, l'air hilare...



Comme le convoi s'ébranle, la bande de Callway surgit sur le quai, accompagnée d'un Indien...

Callway, que les révélations du Peau Rouge ont rendu fou de rage, veut sauter sur le train en marche...

Mais Tim ne l'entend pas de cette oreille.

Adieu, Monsieur Callway !



Bandit !  
Assassin !  
Je te ferai  
pendre !

Cet homme va vous conduire au village indien où s'est réfugié Teddy Bill. Lieutenant, je vous salue d'arrêter ce tueur-là !

Cependant Tim a rejoint la capitale.

Arrêtez les machines, les gars ! J'ai un article du tonnerre !



Quelques heures plus tard, Tim, exultant, brandit le premier exemplaire de l'édition de son « canard » !

On s'arrache le journal...

Tim est immédiatement convoqué auprès du gouvernement...

Monsieur Griffith, si vous continuez cette campagne, nous devrons vous poursuivre !

Et la liberté de la presse, Monsieur le Ministre, qu'en faites-vous ?





# Une Histoire Extraordinaire D'EDGAR ALLAN POE

**E**DGAR POE, poète et conteur américain, est né à Baltimore en 1813. Sa vie, qui fut courte — puisqu'il mourut à l'âge de trente-sept ans — se signale par une succession d'aventures et de drames. Son grand-père avait servi comme quartermaster-general dans la guerre de l'Indépendance et Lafayette l'avait tenu en haute estime. Mais son père, David Poe, ayant épousé une actrice anglaise, alla s'installer à Richmond où les époux moururent, presque en même temps, laissant dans l'abandon trois petits enfants, dont Edgar Poe.



Celui-ci fut recueilli par un riche négociant, M. Allan, et c'est ainsi que l'orphelin prit le nom d'Edgar Allan Poe. Il voyagea avec ses parents adoptifs en Angleterre et resta finalement à Stoke-Newington, près de Londres, dans une maison d'éducation tenue par le docteur Bransby. Il a noté ses impressions d'enfance dans « William Wilson », l'un de ses contes.

En 1822, il revenait à Richmond, fréquente quelques années plus tard l'Université de Charlottesville où il se distingue par sa remarquable intelligence. Il part ensuite pour la Grèce, se mêle à la guerre des Hellènes, puis on le retrouve à Saint-Petersbourg, sans passeport, compromis dans une mystérieuse affaire.

Revenu en Amérique en 1829, il entre à l'école militaire de West-Point. Entretemps, il publie une plaquette de vers. Une revue littéraire fonde deux prix : l'un pour couronner le meilleur conte, l'autre pour récompenser le meilleur poème. Edgar Poe, qui a envoyé deux manuscrits au comité organisateur, se voit attribuer les deux prix ! On souhaite le connaître. A vingt-deux ans, il devient le directeur du « Southern Literary Messenger », revue à laquelle il collabore abondamment.

A peine sorti de sa misère matérielle, il se marie à une ravissante jeune fille, Miss Virginia Clemm, sa cousine, que la mort lui ravira quelques années plus tard. Le poète subit les premières attaques du délirium tremens, mal terrible, qui devait l'emporter, en octobre 1849, en pleine jeunesse, à Baltimore, sur un lit d'hôpital. Sa belle-mère, Mrs Maria Clemm, lui fut dévouée jusqu'à la fin de sa vie, et le poète lui garda toujours son amitié.

Parmi les « Histoires Extraordinaires » qu'a laissées Edgar Poe, et qui furent traduites en français par Charles Baudelaire, les plus connues sont : « Le Scarabée d'Or », « Double assassinat dans la rue Morgue », « Le Chat noir », « Le Cœur révélateur », etc. Ci-contre, nous vous donnons quelques extraits d'un intéressant dialogue : « La Lettre volée », où l'on voit aux prises un préfet de police parisien et un ami du conteur, M. Dupin, sorte de Sherlock Holmes français.

**J'**ETAIS à Paris en 18... Après une sombre et orageuse soirée d'automne, je jouissais de la double volupté de la méditation et d'une pipe d'écume de mer, en compagnie de mon ami Dupin, dans sa petite bibliothèque, quand la porte de notre appartement s'ouvrit et donna passage à notre vieille connaissance, le préfet de police de Paris. Il était venu pour nous consulter, ou plutôt pour demander l'opinion de mon ami relativement à une affaire qui lui avait causé une masse d'embarras.

— Je vous la dirai en peu de mots. Mais avant de commencer, laissez-moi vous avertir que c'est une affaire qui demande le plus grand secret.

— Commencez, dis-je.

— J'ai été informé personnellement, et en très haut lieu, qu'un certain document de la plus grande importance avait été soustrait dans les appartements royaux. On sait quel est l'individu qui l'a volé. On sait aussi que ce document est toujours en sa possession.

— Comment sait-on cela ? demanda Dupin.

— Le voleur, dit le préfet, c'est D... qui ose tout ce qui est indigne d'un homme. Le document en question — une lettre, pour être franc — a été reçu par la personne volée pendant qu'elle était seule dans le boudoir royal. Pendant qu'elle le lisait, elle fut soudainement interrompue par l'entrée de l'autre illustre personnage à qui elle désirait particulièrement le cacher. Après avoir essayé en vain de le jeter rapidement dans un tiroir, elle fut obligée de le déposer tout ouvert sur une table. Sur ces entrefaites arriva le ministre D... Son œil de lynx perçoit immédiatement le papier, reconnaît l'écriture de la suscription, remarque l'embarras de la personne à qui elle était adressée, et pénètre son secret. Après avoir traité quelques affaires, il tire de sa poche une lettre à peu près semblable à la lettre en question, l'ouvre, fait semblant de la lire, et la place juste à côté de l'autre. Il se met à causer, puis, au moment de prendre congé, il met la main sur la lettre à laquelle il n'a aucun droit. Il décampe, laissant sur la table sa propre lettre, une lettre sans importance.

Le préfet de police raconte alors comment, ayant été chargé de la mission difficile de reprendre cette lettre des mains du ministre, ou plutôt de son hôtel où elle est certainement cachée, il a fait des recherches minutieuses la nuit, durant trois mois, fouillant tous les coins et recoins de la maison.

— Voyons, dis-je, racontez-nous les détails précis de votre recherche.

— Le fait est que nous avons pris notre temps, et que nous avons cherché partout. Nous avons d'abord examiné les meubles de chaque appartement. Après les chambres, nous avons pris les sièges. Les coussins ont été sondés par ces longues et fines aiguilles que vous m'avez vu employer. Nous avons enlevé les dessus des tables. Nous avons examiné les bâtons de toutes les chaises de l'hôtel. Puis, nous avons examiné la maison elle-même : chaque ponce carré a fait l'objet d'un nouvel examen au microscope. Nous avons examiné la mousse entre les briques, elle était intacte.

— Vous avez sans doute

visité les papiers de D... et les livres de la bibliothèque ?

— Certainement. Nous avons ouvert chaque paquet et chaque article. Nous n'avons pas seulement ouvert les livres, mais nous les avons parcourus, feuillet par feuillet.

*Et c'est ainsi que le préfet de police de Paris, ayant exploré encore les parquets, les tapis, les papiers des murs, les caves de l'hôtel, a finalement renoncé à découvrir le précieux document volé.*

Environ un mois après, il nous fit une seconde visite.

— Je crois, lui dit Dupin en traînant ses paroles au milieu des bouffées de sa pipe, je crois réellement que vous n'avez pas fait tout votre possible. Vous auriez pu, par exemple, prendre conseil en cette matière.

— Mais, dit le préfet, je suis tout disposé à prendre conseil, et à payer pour cela. Je donnerais vraiment cinquante mille francs à quiconque me tirerait d'affaire.

— Dans ce cas, répliqua Dupin, ouvrant un tiroir et en tirant un livre de mandats, vous pouvez aussi bien me faire un bon pour la somme susdite. Quand vous l'aurez signé, je vous remettrai votre lettre.

Je fus stupéfié. Quant au préfet, il semblait absolument foudroyé. Cependant, Dupin, ouvrant un pupitre, en tira une lettre et la donna au préfet. Celui-ci l'ayant examinée constata que c'était effectivement la lettre volée.

*Comment notre ami se l'était-il appropriée ? Par une série de déductions, qu'il serait trop long de rapporter ici, il était arrivé à la conviction qu'un homme intelligent comme le ministre D... n'aurait pu enfermer ce document dans une cachette compliquée. En effet, lui faisant un jour visite, et tandis qu'il flânait dans la chambre, ses yeux tombèrent sur un misérable porte-cartes suspendu par un ruban bleu à un petit bouton de cuivre. C'est dans ce fourre-tout poussiéreux et encombré de papiers que le voleur avait négligemment enfoui la lettre !*

Mais il faut lire l'extraordinaire histoire que raconte Edgar Poe pour jouir pleinement de l'intelligence de ce récit.





# LE CASQUE TARTARE

Sortant de la propriété de M. Lambique pour rechercher une flèche égarée, Bobette entend quelqu'un crier des injures...

TEXTE ET DESSINS DE

WILLY VANDERSTEEN





# L'ILE MAUDITE

Alix a aperçu le traître Ségabal et son compagnon qui entraient dans une villa. Il en avertit le gouverneur Gracus, et bientôt...

Jacques Martin

Seigneur, des soldats et des cavaliers viennent à la maison!

Diabla! Va vite débarrasser le passage!

Rassurez-vous! Ils ne vous trouveront pas; je me charge de les dépitier. Mais filez immédiatement avec Ségabal.

Déjà les soldats pénètrent dans la propriété.

Ils atteignent la porte; l'un d'eux frappe...

Holà! Au nom du Gouverneur ouvrez!

Une minute s'écoule...

Dieu, ils en font du bruit; on croirait qu'ils démolissent!

Soudain la porte s'ouvre.

Conduis-moi à ton maître.

Oh! Excusez-moi de vous avoir fait attendre...

Quelques instants plus tard, Gracus est introduit auprès de l'obèse carthaginois.

Par tous les dieux! Quelle bonne surprise! Entrez, cher ami.

Pas à ma connaissance, moi... Il se pourrait que ces individus se soient introduits dans la maison sans être vus de personne... Suivez-moi; nous allons examiner les lieux ensemble.

Je crains, Gato, que ma visite vous soit peu agréable... Je cherchais deux hommes, et l'un m'a affirmé qu'ils s'étaient réfugiés chez vous. Est-ce exact?

Tandis que Gracus et Gato quittent la pièce, un homme dissimulé dans la pénombre derrière un soldat réquisitionne une facture.

Rien, Seigneur.

Les uns après les autres, les soldats reviennent dans le vestibule.

Rien par là, Excellence.

Vallé qui me rassure Gato, c'est sûr, mais j'ai peur d'avoir dû vous dépancher, mais mon devoir était de ne pas négliger pour retrouver ces criminels...

Je vous en prie, Gracus... Je comprends parfaitement...

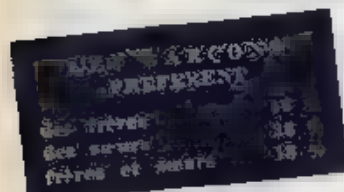
Le Gouverneur et ses hommes se retirent.

Au revoir, Les dieux vous aident!

Bande d'imbéciles!... Tout de même, j'aimerais savoir comment ce maudit Gracus a découvert que Ségabal et son compagnon s'étaient réfugiés ici. Hé, vous autres, débarrassez le passage!

Cependant, à l'étage, quelqu'un ne perd pas un geste des habitants de la villa.





# FRÈRES ou SŒURS?



## L'OPINION DES GARÇONS

- Pour moi, garçon, c'est plus amusant d'avoir des frères parce qu'on peut se bagarrer. Pour mes parents, c'est plus économique, car nous usons les vêtements les uns des autres. (Philippe Thomas, 11 ans, Schaerbeek : abonnement de trois mois à « Tintin ».)
- C'est drôle, mais je trouve qu'une sœur c'est assez déplaisant parce que ça se croit toujours le maître. Cependant, bien que j'aie beaucoup de plaisir avec mes frères, il suffit que ma sœur soit absente pour qu'elle me manque terriblement. (Charly Reul, 9 ans, Verviers : une casquette « Tintin ».)
- « Je vais le dire à maman » Ça, c'est évidemment une sœur qui parle. Avec un frère, même si l'on se bagarre, on s'arrange toujours. Tandis que les filles, c'est fait en porcelaine ! (M. Groulard, Verviers : un livre.)
- J'ai deux frères et une sœur : j'aurais préféré le contraire, car les filles sont plus douces et plus serviables. Elles apportent plus de joie dans la maison. Et surtout elles ont plus de tact que nous, les garçons, pour cajoler nos parents. (Paul Lepot, Obourg : un livre.)
- Pour ma part, je préfère une sœur (c'est elle qui me fait écrire cela !) car, malgré nos fréquentes disputes, elle n'en interède pas moins auprès de nos parents. Un frère aurait peut-être plus les mêmes goûts que moi, mais il ne parviendrait pas à remplacer la douceur de ma sœur ! (Jacques Wanters, Uccle : un fanion « Tintin ».)
- Je préférerais avoir une petite sœur, car ainsi je pourrais la protéger et l'aider, et je me sentirais bien fier d'avoir un rôle à tenir dans la famille. (Henri Manheimer, 12 ans, Anvers : une casquette « Tintin ».)
- J'aime autant mes frères que mes sœurs parce que, lorsqu'on va en camping, mes sœurs savent mieux préparer la cuisine que mes frères, tandis que mes frères savent mieux porter le bois que mes sœurs. (E. Rudolph, Ixelles : un fanion « Tintin ».)
- Voilà une question que tu ne devais pas poser, mon cher Tintin ! Il ne peut pas y avoir de préférence en cette affaire. Ce que Dieu nous envoie, on doit l'aimer sans discuter. (Bernard Renard, Genly : un jeu.)

**M**A question, je l'avoue, était assez embarrassante : « Que préférerais-tu ou que préférerais-tu : avoir des frères ou des sœurs ? » Il est bien évident que ceux qui ont le privilège d'avoir déjà des frères et des sœurs ne pouvaient affirmer une préférence : ils ont pu déjà apprécier les qualités des uns et des autres. Ceux qui n'avaient que des frères ou des sœurs pouvaient toujours souhaiter, sans grand risque personnel, la contre-partie de leur bonheur ! Mais les plus indépendants, pour répondre à cette question, étaient évidemment ceux qui ne possédaient ni frères ni sœurs : leur préférence s'exprimait sans danger de représailles ! Il est cependant une chose à noter : c'est que la majorité des garçons et des filles (56 et 53 %) préfèrent les garçons. Devons-nous en conclure qu'ils valent mieux que les filles ? Quant à moi, je m'en garderai bien. Je laisse à mes lecteurs le soin de s'exprimer librement à ce sujet.

## LE POINT DE VUE DES FILLES

- Un grand frère, c'est très gentil. C'est assez galant, ma foi, et pas trop bête. Ça pourrait nous conduire au bal à l'occasion. Dommage que ça ne fasse pas la vaisselle ! (Nicole et Josette Zeegers, 15 et 14 ans, Bruxelles : un abonnement de trois mois à « Tintin ».)
- J'ai huit frères et je ne voudrais pas changer. Les garçons sont moins compliqués et plus droits que les filles. Mes grands frères me gâtent, ceux qui ont le même âge que moi me taquent et forment ainsi mon caractère ; enfin, je m'occupe des plus petits. (Anne-Marie Boucquoy, 12 ans, Grand-Bigard : une boîte de papier à lettre « Tintin ».)
- Je préfère avoir un frère parce que je suis un garçon manqué. Au lieu de jouer à la poupée, je joue au football, au rugby. (Evelyn Jooris, 12 ans, Etterbeek : un fanion.)
- Ayant sept sœurs, j'ai pu apprécier l'avantage qu'il y a d'avoir beaucoup de filles à la maison. Elles sont plus douces que les garçons et savent me montrer l'exemple de la sagesse féminine. (Geneviève Pepinster, Grivegnée : une boîte de papier à lettre « Tintin ».)
- Je préférerais avoir des sœurs, car elles pourraient m'aider à entretenir la maison et soigner maman qui est souvent malade. (Marcelle Hens, Charleroi : un livre.)
- Je préfère les filles parce qu'elles sont plus gentilles. Elles ne tirent pas les cheveux comme les méchants garçons ! (Nicole Mingers, 10 ans, Ixelles : un jeu.)
- J'accepterais tout ce qui pourrait arriver : garçons ou filles, pourvu que nous soyons toujours plus nombreux. Nous ne sommes que cinq. Ah ! si nous pouvions être douze ! (Jacqueline Héger, Ixelles : un fanion « Tintin ».)
- Dans une famille, il faudrait moitié frères et moitié sœurs. Les garçons mettent de l'animation dans une maison. Les filles sont plus douces et maternelles. Ainsi tout est bien. (Marie-Elizabeth de Ramalx, 15 ans, Bruxelles : un livre.)

Tintin interroge ses amis

**QUE CHOISIRAI-TU ?**

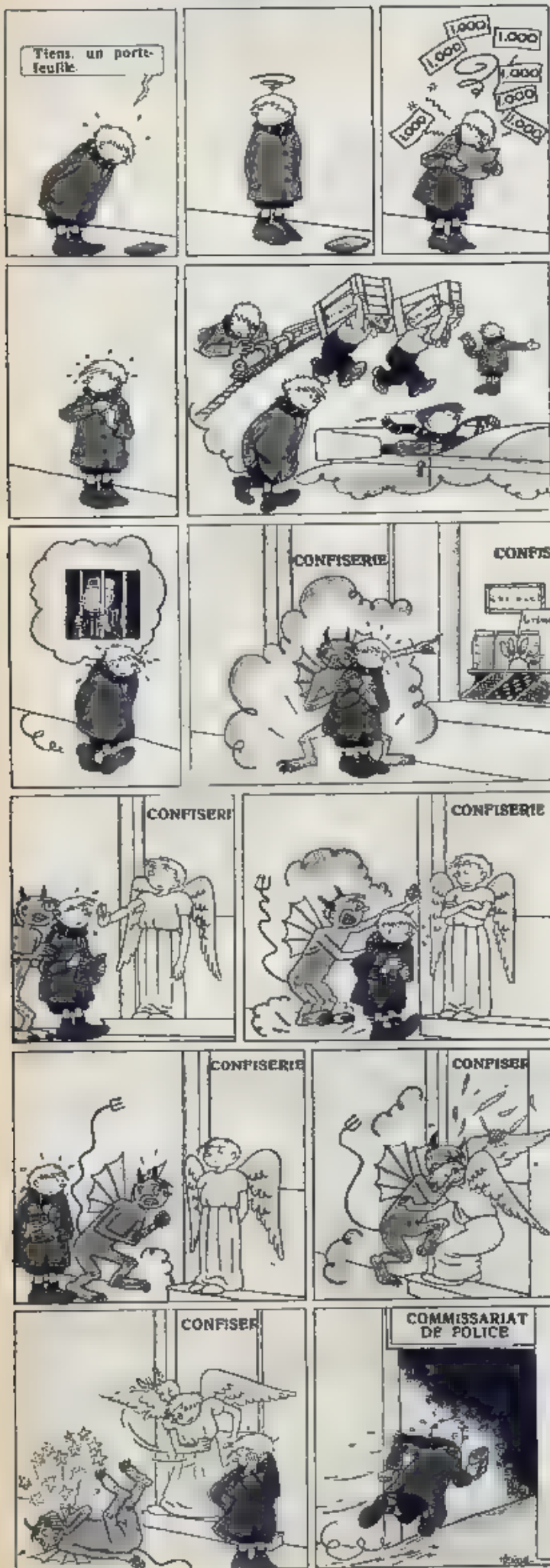
Tu es en convalescence et seul, tu ne peux quitter la maison et le jardin durant un mois. Pour te distraire, on te permet de choisir entre les six objets ci-après : une carabine avec cible — un grand dictionnaire — un mécano — un harmonica — un ballon de football — un nécessaire d'aquarielle. Que choisirais-tu, et pourquoi ?

Les réponses (dik lignes au maximum) doivent me parvenir au plus tard le mardi 20 mai, à minuit.

**QUINZE CENTS FRANCS DE PRIX**







# Le TIMBRE TINTIN

Un lecteur m'écrit : « Mon Char Tintin, voici 100 points. Envoie-moi deux ballons de football », un autre me demande combien de timbres il faut envoyer pour obtenir des patins à roulette, ou un album de Hergé. Puis, un lecteur me fait parvenir 50 points pour « un appareil de cinéma » !

Eh bien, les amis, je crois que mes lecteurs sont parfois distraits car les primes actuellement disponibles sont celles dont la liste a paru plusieurs fois dans mon journal.

Mais patience ! Bientôt la liste des primes comprendra les superbes chromos TINTIN dans la Collection « VOIR ET SAVOIR », avec TINTIN et MILOU, et groupant les séries de l'Aviation, la Marine, l'Aérostation et les Costumes !

**Avis aux amis des Trois Mousquetaires !**

Les deux excellents albums et les images qui les illustrent peuvent s'obtenir de la même façon que le « Roman du Renard » : cinq séries de quarante vignettes, en échange de 50 points par série et chaque album en échange de 600 points. Indiquez bien si vous désirez l'album I ou II.

A la liste des produits porteurs du TIMBRE TINTIN, nous sommes heureux d'ajouter  
**LES ESCOTTES HEUDERERT !**

**VOICI EN BRIEF LA LISTE DES PRIMES QUI VOUS ATTENDENT**

1. Le Roman du Renard, 40 vignettes	50 points
2. Décalcomanies « A » ... ..	50 »
3. Décalcomanies « B » .. .. .	60 »
4. Cinq cartes postales de Hergé ...	70 »
5. Pochette de papier à lettre TINTIN	80 »
6. Fanion TINTIN .. .. .	100 »
7. Portefeuille TINTIN ... ..	200 »
8. Puzzle TINTIN, série « A » (1) ..	350 »
9. Jeux de cubes TINTIN (1)	
10. Abonnement à TINTIN, dix numéros	450 »
11. Puzzle, série « B » .. .. .	500 »
12. L'album « Le Roman du Renard » ...	600 »

(1) Ces objets sont encore en fabrication

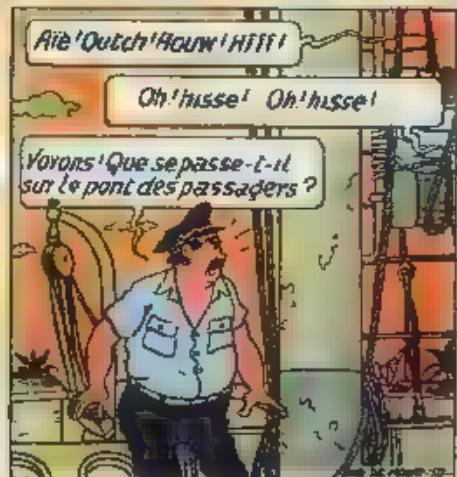
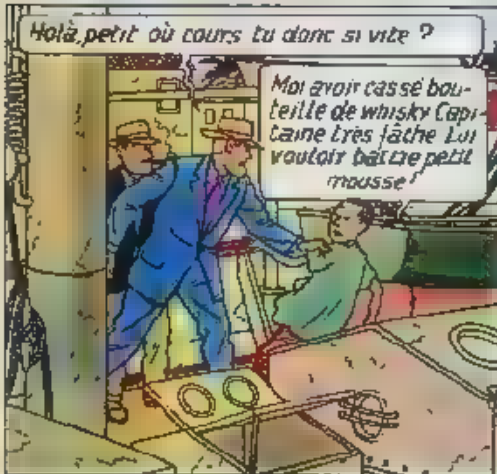


# Monsieur Barelli à Nusa-Pénida

Barelli et Moreau se rendent à Nusa-Pénida, dans l'espoir d'y trouver le hondit qu'ils recherchent. Ils montent à bord du « Squalo » pour demander au capitaine s'il peut les emmener...

TEXTES et DESSINS

de BOB DE MOOR.



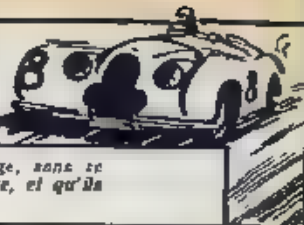




# LA RAPIÈRE ROUGE

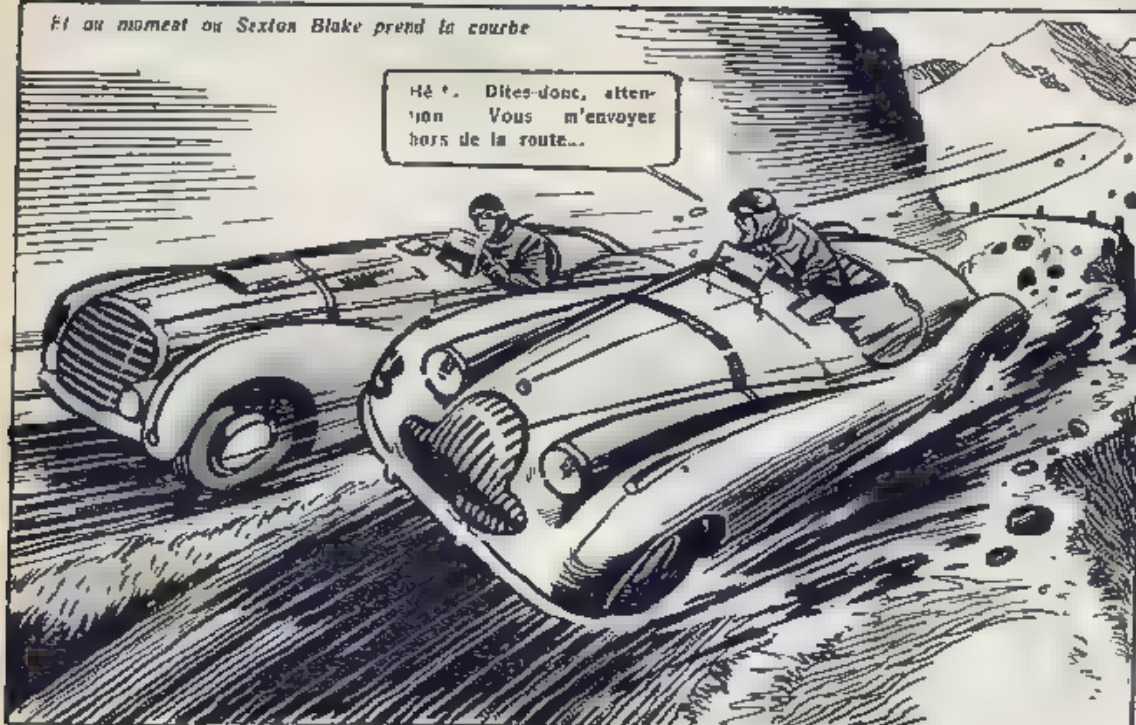
Dessins de Roland Navas

John Best et Sexton Blake participent à la course des Notomites 500' avec la Rapière Rouge, sans se douter que des bandits ont caché les fils d'un fusil automatique dans le moteur de leur voiture, et qu'ils s'apprêtent à les récupérer.



Et au moment où Sexton Blake prend la courbe

Hé !. Dites donc, attention ! Vous m'envoyez hors de la route...



Le conducteur de cette Toledo doit être un membre de la bande des gangsters. Mais peste ! il sait piloter une voiture !

Emporté à toute allure sur le chemin abrupt et rocailleux, Blake fait des efforts désespérés pour ralentir. Mais soudain, au-dessus de lui...



Quand cette bâche lui tombera sur le dos, il sera obligé de stopper à ce moment-là nous nous emparerons de la Rapière !

Aveuglé par la bâche, Blake roule droit vers un gros rocher

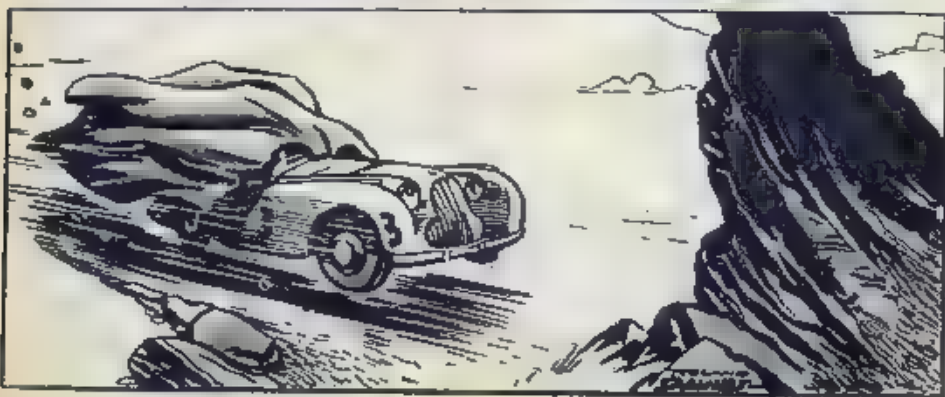


Tonnerre ! Que m'arrive-t-il ?...

... mais instinctivement, il bloque ses freins, et s'arrête, à deux doigts de la masse de pierre. S'étant débarrassé de la bâche, il aperçoit ses ennemis, à quelques pas de lui...



Eh bien, voilà un piège bien monté... Diabre ! Ils tirent ! Décidément, ces messieurs ne reculent devant rien !







# LES MAROCAINS, CES COUREURS PHENOMENES

arriver des Berbères descendus des hauts plateaux du Sud et qui ont traversé l'Atlas à pied pour venir gagner l'un ou l'autre prix.

Ils ne gagnent pas toujours, bien sûr. Très souvent, même,



Ils sont battus. Mais c'est bien moins sur leur valeur propre

que par la faute de la tactique incohérente qu'ils appliquent en course. Ces hommes, qui n'ont jamais couru en compétition, partent pour un cross de huit à douze kilomètres comme s'ils devaient s'arrêter au bout de cinq cents mètres. Ils « encaissent » des déaillances terribles, ralentissent, repartent, faiblissent à nouveau, redémarrent encore, témoignent d'un courage surhumain et d'une résistance ahurissante. Ces montagnards, s'ils savaient doser leur effort comme le moindre petit coureur de club, ratifieraient toutes les premières places.

Le grand champion français Marcel Hansenne, qui fut recordman du monde avant de devenir l'un des journalistes sportifs les plus compétents, dit que ces

hommes ont « l'instinct de la course dans le sang ». Il compare leur manière de courir à celle de Zatopek, que l'on nomme le « phénomène », parce qu'il est le seul — de tous les athlètes que l'on ait connus dans un stade — à mener ses courses d'une manière aussi incohérente que celle des Berbères, et à soumettre son organisme à des efforts incroyables.

Longtemps, les Finlandais furent considérés dans le monde comme les maîtres des courses de fond. Or, Marcel Hansenne affirme que les Marocains, à cet égard, ont des dispositions naturelles de loin supérieures à celles des Nordiques.

## POURQUOI ?

La question qui se pose aussitôt est la suivante : « Pourquoi les Marocains sont-ils pareillement doués pour la course à pied ? » Là encore, on ne peut apporter que des réponses vagues, des hypothèses. Car rien, à première vue, n'explique leur supériorité. Ils mènent une vie frugale, souvent pauvre; ils ont une alimentation médiocre et même parfois insatisfaisante qui semble ne point devoir leur permettre de grands efforts. Ils ignorent l'entraînement, les soins, l'hygiène sportive, la tactique.

On en vient alors à croire qu'ils doivent leurs dons à leur aranisme de nomades, car ces Marocains sont membres de ces tribus qui — depuis des millénaires — parcourent le Maroc en tous sens à la recherche de pâtures pour leurs troupeaux.

Mais cela suffit-il à expliquer les dons de ces coureurs phénomènes ?



## POUR UN COUPON DE TISSU

Parfois, cependant, certains de ces berbères quittent leur retraite et « descendent » vers la civilisation. Il y a quelques années, à Meknès, fut organisé un grand cross ouvert à qui voulait s'engager. Longtemps d'avance, on avait annoncé que le vainqueur recevrait une coupe de tissu.

La nouvelle se répandit très vite dans les montagnes.

Le jour de la course, on vit se présenter un grand prêtre berbère qui s'aligna au départ, pieds nus, démarra dès le coup de pistolet, et arriva premier avec plusieurs centaines de mètres d'avance sur son suivant immédiat. Ce vainqueur inattendu prit son coupon de tissu, salua tout le monde, et disparut.

Personne ne l'a jamais revu depuis lors.

## « L'INSTINCT DE LA COURSE DANS LE SANG »

Combien existe-t-il de ces champions ignorés au Maroc, dans les monts de l'Atlas ? Personne ne pourrait le dire. On n'en a qu'une idée très vague, et seulement les jours de course quand on voit



# Monsieur Vincent

Vincent a hérité de la fortune d'une dame. Mais lorsqu'il arrive chez le notaire pour son-  
cher son dû, il apprend que l'héritage consiste en reconnaissance de dettes par le neveu  
de sa bienfaitrice. Il se rend chez ce dernier, et se fait remettre l'argent...

TEXTE ET DESSINS

DE RAYMOND REDING

QUELQUES INSTANTS APRÈS CET INCIDENT  
PEU GLORIEUX POUR LA MAISON DE COM-  
PANS VINCENT FAISAIT IRRUPTION CHEZ  
MAÎTRE SALIGNAC.

Que votre esprit  
s'apaise à mon sujet, Maître Sali-  
gnac!... Voici les six mille livres!



Est-ce Dieu possible!...  
Comment vous y êtes-vous  
pris?...

sieur de Compans faisait procéder  
aux soins de sa barbe... Je me suis saisi  
de son bledreau et l'ai tant et si bien en-  
duit de savon qu'il a demandé grâce  
et m'a ouvert son coffre!



Cher Monsieur de  
Paul, le procédé  
est quelque peu inu-  
sité...



Sans doute, mais je  
vous le recommande.  
Il a fait ses preuves!



VINCENT MENA SON CHEVAL AU POSTE DE LOU-  
AGE ET SE MIT À DÉAMBULER, LE CŒUR LÉGER,  
DANS LES RUELLLES DE LA VILLE, PRENANT UN  
GRAND PLAISIR À JONGLER EN ESPRIT AVEC  
LES EXALTANTES PERSPECTIVES QUE LUI OF-  
FRAIT SA FORTUNE. QUE D'HEUREUX IL ALLAIT FAIRE!



IL ARRIVA BIENTÔT AU PORT. LA BRISE QUI VENAIT  
DU LARGE, L'ADMIRABLE BLEU PAILLETÉ DE LA MER,  
L'ACTIVITÉ EXUBÉRANTE DES DÉBARDEURS... DE  
TOUT CELA ÉMANAIT UNE TELLE INVITATION QU'UNE  
IDÉE IRRÉSISTIBLE VINT AU JEUNE HOMME...



POURQUOI NE PAS RETOURNER  
À TOULOUSE EN DEUX ÉTAPES DONT  
LA PREMIÈRE PAR LA MER JUS-  
QU'À AIGUESMORTES?...



LE SOIR MÊME VINCENT ARPENTAIT, TRÈS  
SATISFAIT, LE PONT DE LA "MINERVE", QUI  
APPAREILLAIT LE LENDEMAIN À L'AUBE...



LE VOYAGE COMMENÇA SOUS LES AUSPICES LES  
PLUS FAVORABLES. UN PEUTROP FAVORABLES MÊ-  
ME AU GRÉ DE NOTRE PASSAGER... COMMENT JU-  
GER SI ON A LE PIED MARIN LORSQUE NUL FRI-  
SELIS NE VIENT TROUBLER LA GRANDE PLAINE  
D'EAU...



Quel calme, hein  
mon brave!

Ouais... Je crains fort  
que ce soit ce que les  
Godem'appellent "The  
Lull before the Crash..."



(\*) SURNOM DONNÉ AUX ANGLAIS.  
(\*\*) LE CALME AVANT L'ORAGE.

PLÔT AU CIEL QUE LE BONHOMME NE SE  
FÛT POINT TROMPÉ CAR SI NULLE TEMPÊ-  
TE NE VINT TROUBLER LA COURSE DU NA-  
VIRE, UNE CHOSE SE PRÉPARAIT BIEN PLUS  
TERRIFANTE QUE TOUS LES OURAGANS...



Une voile à tribord!...



(A suivre.)



# Le vase de M<sup>me</sup> La Rillette

CONTE INEDIT D'YVES DUVAL

ILLUSTRATIONS DE TIBET



LORS, toi, grand-père, t'as jamais menti ?

Bobbychon me lança cette apostrophe directe avec l'innocence de ses sept ans. Je le croyais suffisamment absorbé à éprouver la patience de Minet, dont il tirait la

queue en cadence, pour me permettre de ne pas lui répondre. Mais l'enfant insista :

— Dis, grand-père, t'as jamais menti ?

Une quinte de tout providentielle me donna un court répit :

— Non... enfin... le moins possible. On y est parfois forcé, vois-tu, pour éviter un plus grand mal, ou pour ne pas inutilement chagriner les gens. Efforce-toi néanmoins, mon cher petit, de ne jamais devoir mentir. J'ai gardé le souvenir d'un petit mensonge bien innocent qui causa pourtant beaucoup de chagrin.

— Raconte !

— C'était il y a bien longtemps, lorsque j'étais un petit garçon comme toi. Nous étions, oncle Jules, tante Madeleine, tante Adrienne — celle qui est religieuse — et moi-même, à la campagne, par un bel été de la fin de l'autre siècle...

— ...Et grand-mère, elle n'était pas là ?

— Non, je ne la connaissais pas encore à cette époque. Et puis, si tu m'interromps sans cesse, je m'arrête et je te mets au lit.

Bobbychon, accroupi à mes pieds, installa entre ses cuisses Minet, décidément sans rancune, et se mit à sucer ses doigts en me regardant. Je poursuivis.

— Notre voisine était une grande dame sèche, très distinguée, toujours empanachée comme un cheval de corbillard et dont

l'interminable caquet nous étourdissait littéralement. Elle s'était prise d'amitié pour ma mère. Son mari était colonel dans l'armée d'Afrique. Elle nous faisait de fréquentes visites pour rompre la monotonie de sa solitude. Elle avait dû rentrer en France pour suivre une cure de santé, mais brûlait d'aller rejoindre son mari.

Un jour, en venant dîner à la maison, elle apporta un volumineux paquet. C'était un vase de dimension, dont les tons multicolores nous parurent du plus bel effet. Ma mère reçut ce cadeau avec les marques de joie les plus vives.

— A votre place, je le poserais là, chère amie, sur le piano. Il cadrera bien avec ce genre d'ameublement. Ce bibelot est amusant, n'est-ce pas ?

— Il est tout à fait ravissant, s'exclama

ma mère, en le posant à l'endroit désigné. Vous avez raison; sa place est sur le piano. Mais je dois vous gronder... C'est une véritable folie... Vous me gâtez...

— Taisez-vous donc, reprit la dame emplumée. C'est une babiole. Vous avez toujours été si charmante pour moi. Vous aurez ainsi un souvenir durable d'une amie qui vous restera très attachée, Alice !

Les deux femmes s'embrassèrent dans un bruissement de taffetas et de dentelles.

Nous, les enfants, nous étions très émus d'un cadeau si magnifique et de cette tendresse si noblement exprimée.

Deux jours après, comme mes parents étaient partis en visite pour toute la journée, et qu'il pleuvait, nous avions organisé dans le salon qui était vaste, une joyeuse partie de colin-maillard. Soudain, dans un mouvement maladroit, Jules fit choir le précieux vase qui se brisa en plusieurs morceaux sur le parquet. Nous nous sentions tous solidairement responsables de cette catastrophe, car il nous était formellement défendu de jouer dans le salon.

Mes sœurs se mirent à pleurer en songeant au chagrin de notre chère mère lorsqu'elle apprendrait le sort du beau cadeau de son amie. Le pauvre Jules, hébété, rassemblait maladroitement les morceaux. Brusquement, Madeleine, qui était l'aînée, lut à travers ses larmes sur un des tessons : « Valdour Frères, Rennes. »

— C'est le grand bazar, près de la cathédrale... Il faut, s'écria Jules, que nous rachetions le même vase avant ce soir !

Nous nous regardâmes interdits. Rennes était à dix kilomètres. Il nous fallait trouver un prétexte auprès de la bonne pour nous absenter au moins quatre heures. Il nous fallait trouver l'argent nécessaire à cette dépense considérable.

En un clin d'œil, nous étions dans nos chambres et tous les quatre, le cœur gros, nous brisions le petit cochon, en terre où nous glissions les pièces de monnaie reçues à l'occasion de nos fêtes et anniversaires. Le total se chiffrait à 24 fr. 65.

Tandis que les deux filles se mettaient innocemment à leur broderies, Jules et moi déclarâmes que nous allions jouer chez des

petits voisins et nous nous mettions en route, à pied, pour gagner Rennes.

Une agréable surprise récompensa nos fatigues. Nous trouvâmes sans trop de difficulté, au bazar Valdour, pour 15 fr. 50, un vase en tous points pareil à celui qui nous avait causé tant de soucis. Nous reprîmes le chemin du retour, mais nous étions fatigués et le poids du paquet, que

nous portions tout à tour, retardait encore notre marche.

Quand nous atteignîmes la maison, il était plus tard que nous ne l'avions prévu et la famille était déjà à table. Jules essoufflé et cramois dissimulait mal derrière son dos notre précieux achat.

Par la porte entr'ouverte, mon père nous vit passer.

— D'où venez-vous à cette heure, mes petits, et que tiens-tu là, Jules ?

— Rien, papa, répondit Jules avec aplomb.



Mon père se leva et vint tourner autour de nous.

— Et ça ? fit-il, en désignant du doigt le paquet.

Alors Jules n'y tint plus. Il éclata en sanglots et se jetant dans les bras de notre mère, il s'écria :

— Pardon, maman, pardon ! J'ai brisé le joli vase de M<sup>me</sup> La Rillette...

Alors que tous, nous attendions qu'éclatât le drame, nous fûmes abasourdis d'entendre maman s'écrier joyeusement :

— Mais c'est merveilleux, n'est-ce pas, Arthur. Me voilà débarrassée de cette horreur qui déparait notre salon. Je n'osais le mettre à la cuisine. Car M<sup>me</sup> La Rillette venait chaque jour l'admirer sur place. Comme elle est partie ce matin pour l'Afrique, tu as réglé la chose bien à propos.

— Mais, maman, dis-je, interdit, ce vase, tu semblais tant l'aimer...

— Non, mon chéri. J'étais bien forcée de me montrer enchantée, afin de ne pas vexer une amie. Ce sont là des petites concessions charitables qu'on se fait les uns aux autres... Mais, qu'as-tu donc, Jules, dans ce mystérieux paquet ?

Les larmes de Jules redoublèrent :

— C'était le même vase, maman, que nous étions allés acheter au bazar de Rennes avec nos économies, afin que tu n'aies pas de chagrin...

Cette fois, c'était maman qui pleurait.





# PELE-MELA

## UN NOUVEL ALPHABET VIENT DE PARAÎTRE...

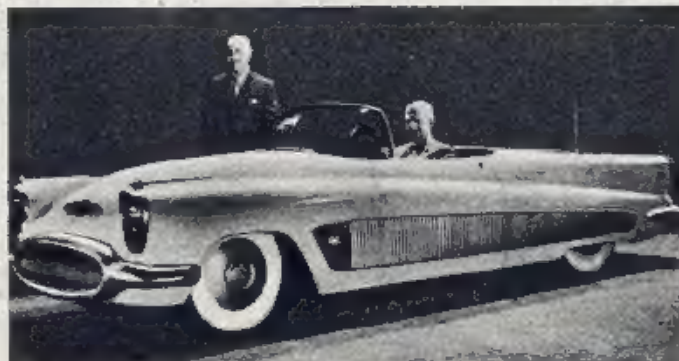
QUI est celui d'une langue très ancienne, puisqu'elle était déjà parlée il y a deux mille ans par les Incas du Pérou. Aujourd'hui, des dizaines de milliers d'indiens parlent encore couramment le « quechua ». Plusieurs livres ont même été publiés dans cette langue, mais comme leurs auteurs étaient obligés d'inventer à chaque coup une méthode personnelle pour traduire leurs idées en lettres et en mots, ces ouvrages sont d'une lecture malaisée. L'alphabet « quechua » qui vient d'être mis au point, va, paraît-il, faciliter bien des choses.

## HISTOIRE SANS PAROLES



## UN POISSON A 16.000 PIEDS D'ALTITUDE

DES géologues et des géographes danois ont fait récemment une découverte fort intéressante, au cours d'une expédition qu'ils avaient entreprise sur le versant tibétain de l'Himalaya. A 16.000 pieds — la plus haute altitude à laquelle puisse vivre un être humain sans le secours de l'oxygène — ils ont trouvé le fossile d'un poisson appartenant à une espèce très rare aujourd'hui, et dont on ne trouve plus que quelques spécimens dans les eaux du Groenland. Ce poisson existait en grand nombre voici quelque trois cent millions d'années !



## QUE PENSEZ-VOUS DE CETTE VOITURE ?

C'EST le dernier modèle de la Buick décapotable. Son succès est considérable, et on le comprend ! Plusieurs vedettes, hommes d'Etat et sportifs célèbres, se sont d'ores et déjà inscrits sur la liste des premiers acheteurs de cette superbe « bagnole » !

## LE TEMPS ET NOUS !...

LE temps peut-il influencer notre caractère ? Mais certainement ! L'approche de l'orage, par exemple, nous rend irritable. Dans la mesure où la pression atmosphérique augmente, nous devenons agités, susceptibles, sarcastiques ou grincheux, selon notre tempérament. Par contre, l'orage lui-même exerce un effet stimulant sur notre organisme. Avant qu'il n'éclate, la température baisse considérablement ; quand il est passé, la teneur de l'air en oxygène est temporairement plus haute. Ces deux facteurs font que nous nous sentons pleins de courage et d'entrain.

Quant à ce qu'on appelle « la dépression de printemps », elle n'est pas du tout imaginaire ! Dès les premiers beaux jours, nous nous sentons mal à l'aise, nous avons envie de dormir, nous manquons d'énergie... La chose s'explique aisément : notre corps, qui a travaillé à plein rendement durant les mois d'hiver, doit brusquement freiner sa production de chaleur. De là provient cette fameuse « dépression ».



Nos deux amis, comme à la barre fixe, tournoyèrent et....



...le léopard, passant sous eux, plonge dans le piège !



Eh bien, on ne saurait dire que cette forêt est monotone !



Inopinément, le grenadier Victor se heurte à une sorte de tronc d'arbre !



1. 2. 3. 4. 5.



## Solution des mots croisés du N° 20

Horizontalement : 1. Do. - 2. ... - 3. Métal - 4. Uni. - 5. Me - 6. ... - 7. 10. - 8. Pail- - 9. Tournes. - 10. Et. Verticalement : 1. Po. - 2. Ma; Au. - 3. Ode; Maître. - 4. Tue; Oint - 5. An; Né. - 6. Li; Es. - 7. ... - 8. ... - 9. Ré.

## MOTS CROISES

### HORIZONTALEMENT.

1. Lettre grecque. - 2. Pronom. - 3. Note de la gamme. - 4. Pronom. - 5. Romancier français. - 6. Terme de tennis. - 7. Charpente. - 8. Parcours des yeux. 9. Préposition. - 10. Partie du monde. - 11. Article.

### VERTICALEMENT

1. Trace du pied sur le sol. - 2. Fatigué. - 3. Rivière des Etats-Unis. - 4. Velues. Tenu. - 5. Préfixe privatif. Conjonction. Lettre grecque.



# LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE

TRAITE ET LES SEIGNEURS D'ORIENT D. P. P. P. P.

Après une journée particulièrement mouvementée, Mortimer, se promenant le soir dans les environs de Méné Houze, voit soudain se dresser devant lui l'étrange vieillard dont il a pris la défense le matin même. Celui-ci, pour le remercier de son geste, lui remet un talisman.



Subitement, et comme obéissant à un signal de son subconscient, Mortimer est arraché à son sommeil...



Dans le silence, il lui semble entendre le son d'une lourde respiration...



Tous les sens en éveil, il fouille des yeux la chambre à demi éclairée par la lune. Et soudain...

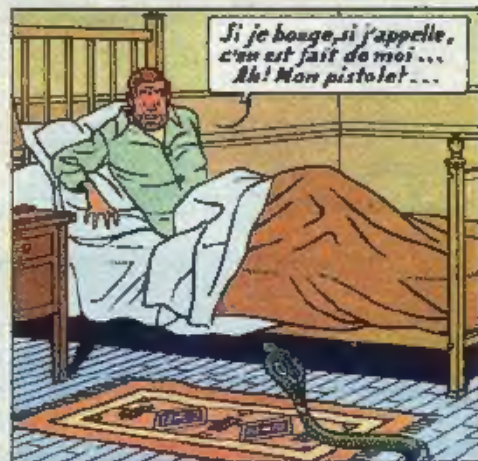


...Il aperçoit dans un carré de lumière blafarde qui se découpe sur le parquet, le long corps sinueux d'un cobra.



Toute retraite coupée, Mortimer reste fasciné d'horreur devant cette hideuse apparition.

MY GOD!!!...



Si je bouge, si j'appelle, c'en est fait de moi... Ah! Mon pistolet...



Lentement, pouce par pouce, il tend le bras vers le table de chevet...



...mais à son grand effroi, le tiroir où sa main fébrilement l'a touché, est vide!



Damned! J'oubliais! Naïf l'a pris pour le nettoyer...



Entretemps, l'horrible bête, qui s'est rapprochée du lit, se redresse en sifflant...



A ce moment, les doigts du professeur ne touchent le talisman qu'il avait déposé sur la tablette...



...doucement, avec d'innombrables précautions, il le ramène vers lui, sous le regard fixe et sinistre du cobra...

Je n'ai pas le choix... Risquons la chose.



Mais déjà la bête, irritée par ces mouvements, oscillant de fureur, s'apprête à frapper quand...



...Mortimer, rassemblant toute sa volonté, brandit le talisman en lançant d'une voix forte l'adjuration magique...

Par Horus, demeure !!!...